



FONDATION  
ETRILLARD

## L'UNIVERS DE JÉRÔME SAVONAROLE

Thème du prix Anna Morettini

Conférence du 30 Juin 2016 à l'Hôtel de la Salle

Avec la participation de Stéphane Toussaint, Ludovica Sebregondi et Philippe Raynaud

### **Philippe Trainar**

« Jérôme Savonarole, prédicateur dominicain, né le 21 septembre 1452 à Ferrare, ascète et homme d'action, est un personnage historique ambivalent et peut-être ambigu.

Comme tel, il fut et reste aimé passionnément et détesté, potentiel Saint et exemple d'obscurantisme.

Il a été admiré par ceux-là même dont il a stigmatisé la corruption spirituelle, parmi lesquels Laurent de Médicis dont il était le confesseur. Il a enflammé Florence qui le porte à la tête de la ville pour établir une République chrétienne et religieuse avec l'appui des Français et de Charles VIII, même si Charles VIII ne cède pas à tous ses désirs. Mais au bout de quatre ans il finit par lasser non seulement les Florentins, excédés par ses bûchers des vanités et son armée des anges, véritable police religieuse omniprésente, mais aussi la papauté dont il démontre de plus en plus violemment la corruption et l'hypocrisie. Il meurt pendu, puis il est brûlé le 23 mai 1498. Tous de son vivant l'ont admiré, aimé et trahi.

Peu de personnages ont provoqué jusqu'à aujourd'hui autant d'admiration et probablement de détestation. Admiré par les Protestants qui voient en lui un prophète de la Réforme (sa statue se dresse aujourd'hui à Worms au pied du monument à Luther), par des papes aussi différents que Paul III, Pie VI et Benoît XIV, par Saint Philippe de Néri, par Rolland Gladius, par Botticelli, par Lacordaire - plus proche de nous - que son message ascétique enthousiasme. Rejeté par de nombreux penseurs modernes qui y voient par ailleurs l'archétype, le premier penseur, ou le premier acteur, du totalitarisme moderne, au point qu'il est aujourd'hui difficile d'aborder le personnage et son message sans un certain nombre de préjugés dont il faut naturellement se défaire. Car ce qui frappe c'est au fond l'ambivalence du personnage qui selon le point de vue où l'on se place peut paraître tantôt moderne, tantôt rétrograde, tantôt réformateur, tantôt conservateur.

Cette ambiguïté a convaincu la Fondation et sa directrice de faire du monde de Savonarole un thème de prix artistique.



FONDATION  
ETRILLARD

C'est pour mieux cerner ces différentes facettes et leur articulation que la Fondation a réuni autour de cette table trois experts d'un très haut niveau qui ont accepté de nous aider à appréhender le personnage et sa résonance historique. »

### Stéphane Toussaint

*Italianiste et philosophe, directeur de recherche au CNRS, normalien de la rue d'Ulm, agrégé, docteur, ancien membre de l'École Française de Rome, Stéphane Toussaint s'est aussi formé à Florence auprès d'Eugenio Garin et Cesare Vasoli. Il a enseigné la Renaissance italienne, sa spécialité, à Paris VIII et à la Sorbonne. Ses travaux ont porté notamment sur Dante, Brunelleschi, Savonarole, Pic de la Mirandole et Marsile Ficin. Il dirige la revue de philosophie de la Renaissance «Accademia» et préside la Société Marsile Ficin ([www.ficino.it](http://www.ficino.it)).*

« Jérôme Savonarole est un personnage extrêmement complexe qui n'appartient pas totalement au passé. Une anecdote pour le prouver : le grand compositeur italien Dalla Piccola, en entendant le discours de Mussolini sur les lois raciales en 1938, avait décidé d'écrire des pièces musicales antifascistes. Il s'inspira de la dernière composition inachevée de Savonarole pour créer le *Congedo di Savonarola* : « Premat mundus, insurgant hostes, nihil timeo. »

Dès le Quattrocento la puissance et la persistance de la spiritualité savonarolienne s'avèrent déterminantes, particulièrement sur le plan politique. Depuis lors Savonarole, moine dominicain, a été tantôt présenté comme un visionnaire convaincu de la véracité de son inspiration, tantôt comme un hérétique précurseur de la Réforme ou comme un imposteur. Mais chez lui coexistent au moins trois personnages : l'intellectuel écrivain, le prophète orateur et le réformateur religieux. Savonarole a composé des traités comme *La simplicité de la vie chrétienne*, *Le triomphe de la croix*, la *Somme des révélations* et le *Dialogue sur la vérité prophétique*, qui résument en quelque sorte l'ensemble de son œuvre et de ses sermons. Ces sermons eux-mêmes, Savonarole ne les a pas écrits, car il avait l'habitude d'improviser en italien sur un canevas latin, tandis que ses disciples prenaient des notes en l'écoutant. C'est ainsi que les sermons italiens ont été transcrits et édités par un notaire savonarolien, Lorenzo Violi, auteur des *Giornate*, véritable monument à Savonarole.

Car Savonarole fut surtout réputé comme un grand orateur, qui par sa terrible éloquence, nous dit la chronique, effrayait Pic de la Mirandole et Michel-Ange, comme lors de sa prédication de 1494 sur le déluge. Mais qui fut vraiment Savonarole ? Ce moine, plus tard admiré par Luther, s'est formé à Ferrare et à Bologne, et son ancêtre n'est autre que Michele Savonarola (1385-1468), illustre médecin, l'un des premiers à avoir renouvelé la pédiatrie et l'obstétrique au XVe siècle. On peut supposer que l'influence de ce grand-père par ailleurs pieux et dévot, fut importante et qu'elle dura tout au long de la jeunesse studieuse de Savonarole, jusqu'à sa décision d'entrer dans les ordres en 1475.

La période qui nous intéresse, généralement mise en exergue par les spécialistes de la Renaissance, est comprise entre novembre 1494 et mai 1498, autant dire la période de la République florentine qui coïncide avec la prétendue «théocratie savonarolienne», à partir du moment où Charles VIII entrant en Italie provoque, involontairement, la déchéance et l'exil de Piero de' Medici, le fils de Laurent le Magnifique. C'est à ce moment que Savonarole, fort de sa réputation morale et de son



influence, prend le pouvoir, non pas sous la forme d'un coup d'état, comme on le croit parfois, mais sous la pression d'événements qui le désignaient comme le principal interlocuteur du roi de France et comme le pacificateur des violences qui pesaient sur la ville. Nous allons voir que la domination politique de Savonarole n'est pas un phénomène aussi simple qu'on pourrait l'imaginer.

Avant cette période clé, un temps de formation spirituelle et intellectuelle, sur laquelle je ne peux m'attarder, nous montre un jeune Savonarole attentif à la poésie, évoluant dans un milieu, la cour de Ferrare, presque aussi raffiné que celui de Florence, ville qu'il apprend à connaître une première fois entre 1482 et 1487, au couvent de San Marco, alors que sa prédication, contrairement au deuxième séjour florentin, ne rencontre encore aucun succès. Mais il importe de noter que dès ce moment, Savonarole qui a étudié la théologie mais aussi la philosophie, se lie à des personnages qui vont compter à Florence, en particulier avec Jean Pic de la Mirandole, dont il partagera la polémique plus tardive contre l'astrologie.

Savonarole naît à Ferrare en 1452 et Pic de la Mirandole naît dans la ville de Mirandole en 1463. Dix ans les séparent, mais ils se rencontrent probablement une première fois lors des études de Jean Pic, puis une seconde fois lors du second séjour du moine à Florence. C'est d'ailleurs Pic de la Mirandole, d'après son neveu Jean-François, qui conseille à Laurent le Magnifique d'inviter Savonarole pour tenir des sermons à Florence et réformer l'ordre dominicain. Quand Pic de la Mirandole souhaite retrouver Savonarole à Florence, sans doute obéit-il à une inspiration précise. Les thèses savonaroliennes sont déjà connues. Elles incitent au repentir dans l'imminence d'un châtement divin. Il s'agit d'un topos dans la prédication de l'époque, déjà présent chez saint Antonin et chez saint Bernardin de Sienne. Mais on le retrouve chez Savonarole, augmenté de l'idée que cette réforme spirituelle tant attendue coïncide avec un moment capital dans l'histoire de la spiritualité occidentale. Savonarole nourrit l'intime certitude d'une apocalypse qui va ramener les chrétiens authentiques dans le giron d'une Église purifiée. Ainsi la notion épineuse de révolution savonarolienne peut-elle se lire à un double niveau : le réforme de la société florentine, de l'ordre dominicain et plus immédiatement du couvent de San Marco ; la rédemption de la chrétienté tout entière, accompagné d'un retour aux origines mêmes du christianisme.

Pourquoi Laurent le Magnifique accepte-t-il d'inviter Savonarole à Florence sur le conseil de Pic de la Mirandole ? D'une part, Laurent cherche lui-même à détacher les dominicains de Florence de la Lombardie, sous l'égide d'un réformateur décidé. D'autre part, il est le protecteur et l'admirateur de Jean Pic, jeune penseur qui, à l'âge de 23 ans, s'était mis en tête de célébrer une discussion publique à Rome, au cours de laquelle il aurait traité de multiples traditions théologiques, philosophiques et religieuses avec tous les intellectuels disposés à venir débattre à ses frais. Mais Jean Pic fut accusé d'hérésie pour certaines de ses thèses, notamment celles qui tentaient d'établir une synthèse entre les traditions juives et les traditions chrétiennes, et d'autres propositions fleurant la magie qui lui valurent la condamnation papale. Il est probable qu'en faisant inviter Savonarole, Jean Pic rééquilibrait, d'une certaine manière, sa condamnation en installant à Florence un prédicateur au discours radical, partageant avec lui ce désir de renouveau spirituel qui caractérise la plupart des humanistes florentins de l'époque.

On présente traditionnellement la Florence médicéenne comme une ville païenne, vouée aux plaisirs et à la célébration de l'Antiquité : c'est partiellement vrai. Il y a dans toute cette société, bien avant que Savonarole n'entre à Florence en 1490 – en 1492 Laurent le Magnifique décède et Pic de la



FONDATION  
ETRILLARD

Mirandole meurt lui-même en 1494 – un ferment spirituel extrêmement vif. Cosme de Médicis l'Ancien, grand banquier, grand homme d'affaires, qui disait que « l'on ne gouverne pas avec des patenôtres », avec des prières, sur la fin de sa vie semblait lui-même sincèrement préoccupé de l'immortalité de l'âme. Il faisait traduire au jeune Marsile Ficin (1433-1499) des dialogues de Platon et des textes assez mystérieux transmis par l'Antiquité tardive, les discours d'Hermès Trismégiste, corpus dans lequel bien des traités s'occupent essentiellement du salut de l'âme, de la divinité et de ses mystères. Voilà des textes qui à Florence, dès 1464, sont traduits sur la requête de Cosme l'Ancien et non seulement du grec en latin mais du latin en langue vulgaire. Dans ces traductions, le public qui reçoit le message d'Hermès Trismégiste n'est pas seulement un public d'intellectuels, de philosophes, d'humanistes au sens classique ; il est aussi composé de ces notaires, ces hommes d'affaires, ces banquiers, ces médecins qui forment la bourgeoisie éclairée. Grande était la ferveur intellectuelle et religieuse de Florence à l'époque où Savonarole entre en scène.

La voix de Savonarole résonne donc sur une terre déjà vouée à la religion sous toutes ses formes. Marsile Ficin y parle des prophètes antiques et d'un nouvel âge d'or, Pic de la Mirandole lui-même annonce la paix religieuse et beaucoup de leurs amis sont sincèrement passionnés par les révélations surnaturelles, les songes, les divinations, si bien que Savonarole – cela est à garder en mémoire – est un prophète qui pose pied en terre prophétique.

Savonarole prêche dans une ville cette fois disposée à l'entendre, assuré de soutiens intellectuels et de l'accord tacite du maître des lieux. Sans doute Laurent le Magnifique sait-il en faisant venir Savonarole, précédé de sa réputation, que Florence en recevra un certain lustre et que les dominicains florentins et toscans en tireront un regain d'autorité. Un calcul politique se cache derrière l'invitation du Magnifique, qui n'est pas seulement le prince fastueux et poète que l'on se plaît souvent à dépeindre, mais aussi un homme avisé, éprouvant un intérêt sans hostilité initiale pour Savonarole. Tels sont les éléments fondamentaux à rappeler quand on parle de Savonarole à Florence. Même dans les moments les plus graves, où Savonarole s'en prend violemment au pouvoir des Médicis – nous allons voir pour quelles raisons – Laurent le Magnifique adopte une attitude prudente en se gardant de combattre trop ouvertement le moine de Ferrare. Certes, inquiété par les attaques virulentes du moine, Laurent avait caressé le projet de le contraindre à l'exil en 1491, menace à laquelle Savonarole a répondu par une réplique cinglante que l'on connaît bien : « C'est moi qui suis étranger ici à Florence, et Laurent, le premier citoyen de cette ville, me demande de partir, mais c'est moi qui dois rester et lui qui doit partir ». Il se trouve que le Magnifique est mort environ un an plus tard. C'est au crédit du don prophétique de Savonarole qu'a été versée cette réponse puisque tout le monde, savonaroliens en tête, a prétendu qu'il avait bien annoncé la mort de Laurent. Le décès quelques mois après d'Innocent VIII, pape auquel Savonarole ne ménageait pas ses critiques, semblait confirmer la mission du prophète de Ferrare.

Savonarole a stigmatisé Laurent car il voyait en lui l'héritier d'une tyrannie médicéenne qui, comme le disait Cosme de Médicis, « ne gouverne pas avec des prières ». En effet, les Médicis avaient toujours soumis la religion à la politique et Savonarole va désormais prêcher l'inverse : avec lui la religion va conduire l'action politique jusqu'à lui donner son sens et sa direction.

Les sermons de Savonarole tentent d'éveiller le peuple de Florence à la piété, sans perdre l'occasion d'en promettre un bénéfice pratique : avec le secours du Christ, avec les prières qui lui sont adressées et qui parviennent à son Père, la ville de Florence prépare sa victoire en embrassant la croix.



FONDATION  
ETRILLARD

Le triomphe, y compris le triomphe matériel de cette cité de banquiers et de marchands plongée dans une crise politique et diplomatique profondes, coincée entre la France et le reste de l'Italie, passe par la conversion des âmes. Mais le signe le plus éloquent de cette conversion sera la pratique de la charité, dont Savonarole fait le maître-mot de sa politique avec l'humilité et la simplicité, à partir de l'hiver 1494, notamment dans ses *Prediche sopra Aggeo*, du nom d'Aggée, prophète de la reconstruction du Temple auquel Savonarole aime se comparer. Que les riches pourvoient aux besoins des pauvres, que les puissants secourent les misérables, que tous se pardonnent mutuellement leurs fautes et la concorde reviendra à Florence : tel est le message savonarolien, qui associe le retour de la prospérité à la bénédiction divine que ce genre de pratiques ne manquera pas, selon le dominicain, d'attirer sur les florentins. En ce sens, le paradoxe apparent entre la religion et la politique, la prophétie et le réalisme, n'excède pas le cadre d'une vision providentialiste de l'histoire, d'ascendance thomiste. Savonarole n'est pas Machiavel et les contingences du temps n'obscurcissent pas ce qu'il nomme « la lumière du Christ », vers laquelle les florentins doivent marcher tant qu'elle les éclaire. Ce qui n'empêche pas un Savonarole plus tacticien, déjà rompu aux luttes intestines de son ordre, d'utiliser tous les moyens disponibles : diplomatie, menace, renseignement, espionnage même, pour assurer partout la victoire du Christ. Rien n'éclaire mieux ce contraste entre la politique mondaine de princes devenus tyrans, et le devoir moral du prédicateur engagé dans la cité chrétienne, que la régularité avec laquelle Savonarole répète publiquement qu'il n'a ni partisans, ni faveurs à accorder aux siens, mais qu'il éprouve le devoir, comme ses prédécesseurs, de combattre l'injustice, l'arbitraire, le vice, la prévarication et surtout le pouvoir qui les exercent. Sémantiquement parlant, rien n'est plus étranger à la culture de Savonarole que notre notion moderne de « politique » passée par Marx, Weber ou Gramsci : quand le dominicain parle de « reggimento », de « parlamento » (qui ne signifient ni « régime » ni « parlement ») ou quand il emploie la notion de « bien commun », de « peuple » ou de représentation populaire, sa pensée s'énonce dans la tradition des trois types de gouvernement – démocratie, oligarchie, tyrannie – connus depuis l'antiquité ; et ses modèles sont des modèles italiens, comme Venise par exemple. La pensée politique de Savonarole baigne à son tour dans un contexte, la Florence de la fin du Quattrocento, où rien ne ressemble vraiment à notre expérience de l'état moderne, de ses constitutions, de ses parlements, de ses élections et de ses partis.

À la lumière de ces remarques, il est historiquement plus compréhensible d'entendre Savonarole, homme de son temps, revendiquer, contre les Médicis, une politique de « patenôtres », fondée sur la confession, l'oraison et la prière. Le Christ devient le roi de Florence et les florentins deviennent les élus d'une Jérusalem nouvelle. Si les politiciens les plus avisés et les plus roués, contraints de « gouverner » avec Savonarole, n'y croient guère, il ne fait aucun doute que le prophète met dans la balance assez de malheurs prévisibles et prévus, comme l'annonce du fléau de Dieu, pour emporter l'adhésion populaire au moment où Charles VIII est aux portes de Florence, encouragé par les Milanais à réclamer des droits sur le royaume de Naples.

Pressé d'envahir l'Italie avec des moyens à l'époque terrifiants pour les Italiens, qui n'étaient pas habitués à voir des mercenaires armés de canons enlever les forteresses les unes après les autres, Charles VIII est le fléau que Savonarole avait prédit alors même que le roi de France traversait les Alpes. De fait, le prédicateur dissuade les Florentins de se croire à l'abri dans leurs murailles. Charles VIII entre à Florence à un moment où la population se trouve déjà dressée contre le pouvoir chancelant du fils de Laurent le Magnifique, Pierre, parfois surnommé le Vaniteux ou le Fat (« il Fatuo ») car trop soucieux de sa personne et de ses atours. En la circonstance, le mélange d'impulsivité et de faiblesse qui caractérise l'action de Pierre de Médicis, lui aliène brusquement les Florentins et va précipiter son exil. Quand Charles VIII fait trembler Florence, le sac de Fivizzano, petite ville au nord de la Toscane, a déjà eu lieu. La rumeur colporte le fait d'armes et sur ces entrefaits Pierre de Médicis, sans avertir le



FONDATION  
ETRILLARD

pouvoir civil de Florence, c'est-à-dire la Seigneurie, passe un pacte avec le roi de France, lui cédant des forteresses et lui accordant une rançon. En déclenchant par cette soumission l'ire des Florentins, Pierre de Médicis a signé la fin de son pouvoir et de sa dynastie. Pourtant, les conséquences dynastiques de cette chute sont les moindres, si l'on daigne se souvenir que l'équilibre global de la politique florentine reposait depuis Laurent le Magnifique sur un système d'alliances infiniment complexe, relayé à tous les niveaux de la société florentine : mariages, familles, corporations, commerce, diplomatie et gouvernement. La politique ici définie par le « governo », c'est-à-dire par la gestion des affaires, l'administration, les conseils et les élections florentines, va changer de manière dramatique à partir du moment où Pierre de Médicis part en exil et où les alliances et « intelligences » mises en place par les Médicis en dehors même des assemblées officielles, vont s'écrouler. Avant 1494, les décisions étaient délibérées puis introduites par les groupes restreints du pouvoir médicéen dans les conseils, afin d'être finalement votées par le peuple florentin, notamment à travers des pratiques nommées des « parlamenti ». Un « parlamento » correspond, très schématiquement, à une sorte de convocation populaire au cours de laquelle des décisions prises en amont sont votées. Or le principe de ce système, selon les mots de l'historien Guicciardini, était que le peuple ignorât l'objet de la loi sur laquelle on réclamait son vote. Il importait qu'il fût maintenu dans une certaine ignorance tout en lui donnant l'illusion de participer aux affaires. C'est ce que Savonarole combat lorsqu'il dénonce le « parlamento ». L'action de Savonarole à travers ses prêches, quoi qu'on pense de leur moralisme, revient à étendre et à clarifier l'exercice du pouvoir politique par un conseil très élargi, en partie seulement inspiré de Venise. Le modèle de Venise a une longue histoire à Florence. L'avantage premier d'une participation politique plus vaste consiste, pour Savonarole, à remettre le pouvoir au « peuple » contre la « tyrannie » instaurée par Cosme l'Ancien. Elle fut renforcée par son petit-fils, Laurent, à la suite d'un épisode extrêmement tragique où les Médicis ont failli être balayés : la « Congiura dei Pazzi ». En 1478, les factions opposées aux Médicis ont presque réussi à assassiner les deux frères qui gouvernaient Florence, c'est-à-dire Julien et Laurent, dont ce dernier seul a survécu. L'extrême violence de la vie politique florentine se poursuit du temps de Savonarole. Il ne faut pas croire que le dominicain l'ait provoquée par sa seule colère prophétique. Du côté de ses ennemis, après l'instauration du Grand Conseil, l'agressivité est à son comble chez les fidèles des Médicis, les « Bigi », et chez les opposants les plus radicaux de sa prédication, les fameux « Compagnacci » organisés en bandes de jeunes gens provocateurs et virulents. On leur doit, semble-t-il, l'idée avortée du premier attentat par explosifs de l'histoire, en 1498, s'il est vrai qu'ils auraient un jour prié un artificier, nommé « il Baia » de faire sauter avec de la poudre la chaire depuis laquelle Savonarole assénait ses sermons sur la foule. Avant de renoncer à cet expédient, les « Compagnacci » avaient en 1497 forcé les portes de la cathédrale où Savonarole devait prêcher, pour répandre du fumier et du purin sur la chaire, la souiller d'une carcasse d'âne et planter des clous sous le pupitre où le prédicateur avait coutume de taper du poing. Ces anecdotes disent à quel point la haine était vive autour du moine de Ferrare, bien avant sa condamnation et son supplice le 23 mai 1498.

Dans cette ambiance pleine de périls, où il prétend faire œuvre de pacificateur et de conciliateur, Savonarole avec ses visions prophétiques et ses prêches puritains, veut-il instaurer une théocratie dans un système jusque là purement « civil », un règne anachronique hors de la politique du temps ? Il ne s'agit pas tant, dans l'idée de Savonarole, sur laquelle il me faut conclure, du règne totalitaire de Dieu le père, d'une « théocratie » au sens strict, que d'un règne du Christ, du Christ fait homme et gouvernant des hommes. Assurément, on peut douter que Savonarole soit un démocrate au sens moderne, comme à l'inverse, un dictateur ou un « ayatollah » rétrograde. En revanche le doute n'est pas permis sur la nature de la réforme post-medicéenne qu'il inspire et cautionne. Savonarole favorise la création d'un conseil étendu au plus grand nombre possible d'hommes, relativement jeunes et nouveaux : près de 3500 personnes de 30 ans ou plus, sur un total de 7000 hommes à Florence,



FONDATION  
ETRILLARD

pour une population d'environ 45000 habitants. Pratiquement, la moitié des adultes mâles peuvent participer par rotation à ce Grand Conseil. Il demeure qu'idéalement, ce que Savonarole conçoit comme sa révolution, bien différente des révolutions qui seront les nôtres, doit se produire par le retour du soleil divin, entendez le Christ, au zénith du ciel de Florence. »

Biographies conseillées : Marcel Brion, *Savonarole le héraut de Dieu*, Paris 1948 ; Yvan Cloulas, *Savonarole ou la révolution de Dieu*, Paris 1994; Marina Marietti, *Savonarole*, Paris 1997; Lauro Martines, *Scourge and Fire. Savonarola and Renaissance Italy*, Londres 2006 ; Donald Weinstein, *Savonarola. The Rise and Fall of a Renaissance Prophet*, New Haven 2011.

### **Ludovica Sebregondi**

*Spécialiste de l'art de la Renaissance et de Savonarole auquel elle a dédié un ouvrage. Elle a été professeuse d'Histoire de l'art à l'Université de Florence, elle est actuellement directrice scientifique de la Fondation du Palazzo Strozzi, conseillère historique de l'Ordre de Malte, membre du conseil d'administration de l'Opera di Santa Croce de Florence. Elle a été membre de la commission de béatification de Savonarole.*

#### Une longue suite de bûchers (traduit par Elisabeta Soldini)

« Le feu constitue le véritable leitmotiv des deux dernières années de la vie de Fra Girolamo Savonarole, et c'est aussi le feu qui en sanctionne le déclin, avec la place de la Signoria, comme toile de fond idéale.

C'est en effet sur cette place que, le 7 février 1497 et le 27 du même mois de 1498, Fra Girolamo fait dresser ce qu'on a appelé à tour de rôle : "bruciamenti", "falò" (à savoir, des feux), ce qu'on appelle aussi en français "bûchers des vanités". Et c'est encore ici que, le 7 avril 1498, a lieu l'"épreuve du feu" : les franciscains de Santa Croce somment Savonarole de traverser un chemin jalonné par le feu et d'en sortir indemne. Après plusieurs tergiversations, un orage suspend finalement l'épreuve. Mais l'ascendant dont jouit Savonarole s'effondre subitement. Le 8 avril, le lendemain de cette déconvenue, le couvent de San Marco, dont Savonarole est le prieur, est assiégé ; Le soir, à la lumière de torches, Savonarole est conduit au Palazzo della Signoria, où il est incarcéré en même temps que son fidèle partisan, Fra Domenico Buonvicini. À peine un mois plus tard – le 23 mai 1498 – toujours sur la place della Signoria, on dresse l'imposant "stilo", la potence à laquelle Savonarole est pendu avec deux de ses frères en religion, Fra Domenico et Fra Silvestro Maruffi. Les corps sans vie sont ensuite brûlés. Une fois le bûcher éteint, les cendres sont emportées sur des chars et jetées dans l'Arno, pour empêcher qu'elles ne se transforment en de dangereuses reliques. Un geste qui s'avère cependant une tentative sans lendemain pour anéantir le souvenir d'un personnage ô combien dérangeant.

Mais évoquons les deux "bûchers des vanités" – datant l'un du 7 février 1497 et l'autre du 27 février 1498 – par lesquels Savonarole se propose d'illustrer et propager les principes de sa réforme de façon spectaculaire, par une sorte d'exemplum hautement symbolique, riche de connotations théâtrales et scénographiques. Une mise en scène qui, toutefois, va accélérer le déclin de la démarche théocratique entreprise par le frère dominicain.



FONDATION  
ETRILLARD

Savonarole s'installe définitivement à Florence en 1490, et devient le prieur du couvent de San Marco. Il mène une vie austère. Ses talents de prédicateur lui procurent une grande renommée, au moment où Florence se transforme en la "ville élue", la "nouvelle Jérusalem" d'où sa réforme va se répandre à travers le monde entier. Le changement préconisé des mœurs se veut radical et se propose d'investir l'ensemble de la cité.

Les premiers à être visés par les admonestations de Savonarole sont "i fanciulli" / les enfants, qu'on accuse de perversion et de se livrer à la pratique des vices : c'est Fra Domenico Buonvicini qui prend le relais et se charge du rachat des plus jeunes. Cette forme de rééducation touche aussi à l'aspect extérieur des enfants, les obligeant, entre autres, à quitter les tant redoutées "scarselle alla franciosa" / escarcelles à la française, c'est-à-dire les petits porte-monnaie qui pendent de leurs ceintures, et à renoncer aux coiffures couvrant les oreilles, parce que peu viril. Des usages que conserve par contre Raffaello Doni, en qui on reconnaît le jeune agenouillé que montre le tableau de Francesco Botticini.

Les adolescents florentins sont encadrés dès lors par une organisation quasiment militaire : la ville est divisée en quartiers sous le contrôle de quatre jeunes gens, dont dépendent des officiers chargés de superviser toute activité considérée comme répréhensible. Gli "inquisitori" / les inquisiteurs, forment la milice la plus redoutée : pendant les jours fériés, ils inspectent les lieux où les joueurs se rassemblent, afin de leur soustraire non seulement les instruments de jeu mais aussi leurs gains. Les jeunes gens fouillent les maisons à la recherche des "vanités" c'est-à-dire de ces objets qui mettent en péril le salut des âmes, parmi lesquels figurent dés, cartes de jeu, perruques, et peintures ou sculptures jugées lascives. Toute cette marchandise est ensuite livrée aux inquisiteurs, puis mise de côté en vue des bûchers publics. Les Florentins se divisent : les uns se soumettent à ces ordres impératifs, d'autres fuient la ville, d'autres encore réagissent avec violence à ces intimidations : si bien que certains parents obtiennent que des soldats appartenant à une ancienne magistrature dénommée "degli Otto di Guardia e Balìa" les escortent.

Lors des carnivals de 1497 et 1498, d'imposants "bûchers des vanités" remplacent les traditionnels "capannucci" que les jeunes allument dans différents quartiers de la ville : ces feux finissent par représenter la transposition religieuse d'une tradition populaire. Mais, s'ils empruntent leur rituel aux traditionnels usages du Carnaval florentin, ils visent une finalité tout à fait opposée.

Le 27 février 1497, mardi gras, des milliers d'enfants – dont l'âge varie entre 10 et 18 ans – se réunissent au cours de l'après-midi : portant la chasuble blanche des confréries et coiffés d'une couronne d'olivier, ils forment une procession, puis se dirigent vers la place dei Signori ; Les uns montent sur l'estrade qui se trouve face au Palais, les autres s'installent sous la Loge de la Signoria, ou autour de la structure où sont jetés en tas les objets destinés à être détruits. Après avoir entonné une invective contre le Carnaval, douze enfants, tous de blanc vêtus, mettent le feu à l'énorme échafaudage, tandis qu'alentour résonnent "cloches, fifres et trompettes". Selon le récit de Girolamo Benivieni, de très hautes flammes s'élèvent alors, je cite, "à la gloire et en l'honneur de Dieu, tout en confondant et méprisant Satan".

Les chroniques de l'époque sont discordantes dans leurs descriptions, notamment en ce qui concerne la forme du gigantesque échafaudage en bois où les différents objets récoltés sont brûlés. Bien qu'il soit difficile d'en restituer leur exacte apparence, nous pouvons néanmoins comparer les témoignages de ceux qui ont vu de leurs propres yeux ces véritables cérémonies et les témoignages de





ceux qui ont puisé leurs informations dans des sources secondaires. Ceci dit, les uns et les autres, sans distinction, en soulignent l'impact spectaculaire et théâtral.

Les sources dont nous disposons proviennent de chroniqueurs comme Jacopo Nardi, Piero Parenti, Bartolomeo Cerretani, et Luca Landucci, de deux biographes (le Pseudo-Burlamacchi et Girolamo Benivieni), d'une épître du frère Placido Cinozzi, et d'une lettre datant de ce même jour, écrite par l'ambassadeur milanais Somenzi. Mais les sources divergent soit en raison de leur décalage chronologique – certaines sont contemporaines de l'événement, d'autres postérieures de trente-cinq ans –, soit en ce qui relève de l'objectivité des différents récits : à l'exception de Parenti, Somenzi et Cerretani, les autres chroniqueurs sont tous des "piagnoni" c'est-à-dire des partisans de Savonarole. Je m'arrête un instant sur ce terme de "piagnoni" qui se laisse aisément traduire par "pleurnichard", "pleureurs", sans oublier pour autant ses autres connotations de "bigoterie" ou encore de "geignardise".

En nous appuyant sur une des premières versions du tableau *il Supplizio di Savonarole / le Supplice de Savonarole*, attribué au cartographe Francesco Rosselli, on peut tenter d'imaginer la forme des bûchers. Pour avoir une idée aussi exacte que possible il a été calculé que l'estrade où a lieu la pendaison doit faire environ entre dix et onze mètres de haut et avoir un diamètre entre trois et six mètres.

Les chroniqueurs, à l'exception de Landucci, décrivent dans les détails les bûchers des vanités de 1497 : de l'avis de Piero Parenti, adversaire de Savonarole, il "était en bois, avec des marches d'une belle hauteur (sans pour autant la définir avec exactitude), d'une forme ronde, à l'image d'une pyramide". Donc plutôt un cône, comme celui qu'a peint Francesco Rosselli dans le Supplice.

Benivieni (un "piagnone" dont le texte n'est connu qu'en 1500) évoque par contre un polyèdre de treize mètres de hauteur, dont chaque côté repose sur une base de six mètres et demi : une structure qui se rapproche de celle qui figure sur une image conservée à Londres au verso d'un portrait peu connu de Savonarole, où on dénombre par contre douze côtés.

L'opposant Cerretani – dont les écrits remontent à 1510-1511 – parle d'un "trionpho in ottanghola a sette gradi che girava bracci 50" / c'est-à-dire d'un octogone, comptant sept étages et d'une circonférence d'environ trente mètres. Huit côtés donc, autant qu'en comporte la base de la construction peinte par Filippo Dolciati sur un petit tableau qui est la première et la plus ancienne représentation de la fin de Savonarole. Le témoignage tardif, de 1533, du "piagnone" Jacopo Nardi, mentionne une "construction dont la base était très large et qui s'élevait petit à petit, prenant alors la forme d'une pyramide ronde".

Landucci décrit l'échafaudage de 1498 en ces termes : "une sorte de base carrée en bois de plus de douze "braccia" – une mesure florentine correspondant à 60 centimètres environ – de chaque côté, construite par des menuisiers en plusieurs jours et avec beaucoup de travail". Selon un texte du "piagnonissimo" Pseudo Burlamacchi, un texte déjà tardif puisqu'il date de 1530, il s'agit d'une pyramide octogonale de 17 mètres environ, un amas plus haut du double de celui du bûcher même de Savonarole, et composée de quinze étages.

En rassemblant et en comparant ces données, on en déduit que c'est une pyramide en bois à base octogonale, formée de marches qui vont en s'élargissant autour d'un pilier central mesurant dix-sept mètres et plus, rempli de matière inflammable. On remarque que les sources "piagnone" exagèrent



les dimensions de la pyramide avec, certainement, des intentions apologétiques, et que celles avancées par les adversaires de Savonarole sont inférieures et reflètent sans doute mieux la réalité.

Ceci dit, une autre question se pose à nous : combien d'objets aurait pu contenir la pile de bois de 1497 ? Si les objets n'occupaient que les rebords des étages, l'espace mesurerait entre deux cents et trois cents cinquante mètres carrés ; donc des dizaines de pièces d'art et plusieurs centaines de livres pouvaient y être posés. Il paraît qu'ils n'étaient pas entassés dans l'espace en-dessous de chacun des étages supérieurs, remplis de fagots alimentant la combustion. Si l'agencement des étages qu'on vient de décrire est plausible, les peintures et les sculptures reposeraient plutôt en bas, là où les étages sont non seulement plus amples mais aussi plus visibles ; les livres, par contre, se trouveraient plus haut. Toutefois rien n'exclut que les différents objets soient répartis d'une façon plus hétérogène.

Étant donné qu'il est difficile d'évaluer la quantité d'objets perdus, une autre question surgit alors : qu'est-ce qu'on a réellement détruit ? Les avis divergent : d'un côté, les critiques et les détracteurs de Savonarole mettent l'accent sur les dommages que la culture a subis à cause de ces destructions ; de l'autre, ses apologistes en minimisent l'ampleur. Exactement le contraire de ce qui s'est passé du temps de Savonarole. Fort probablement toute espèce d'objets se côtoie puisqu'ils proviennent des "cerche", des fouilles des maisons par les jeunes et de dons spontanés.

Je vais illustrer ces témoignages par des images. Les œuvres que je soumets à votre attention ne sont évidemment pas celles qui ont été brûlées mais servent d'exemples puisque nous pouvons supposer qu'elles ressemblent à celles qui ont été perdues.

Dans une lettre du 27 février 1498, l'ambassadeur milanais Somenzi rédige un témoignage fort important parce que contemporain de l'événement : "on a envoyé douze enfants habillés en blanc, tenant des torches, mettre le feu à l'arbre qu'on a fait construire au milieu de la place, où on a amassé moult choses licencieuses" à savoir "des miroirs, des cheveux de femme, des cartes, des tables de jeu, des luths, des masques, des tableaux, et des parfums à profusion".

Quant à Benivieni, il décrit "un échiquier orné de pierres fines et d'ivoire, dont le coût à lui seul, sans les pièces, est de 40 ducats". Il serait certes intéressant de donner la valeur actuelle d'une telle somme. Or, lors de l'exposition « L'argent et la beauté. Les banquiers, Botticelli et le bûcher des vanités », qui s'est tenue à Florence au Palazzo Strozzi, il y a quatre ans, et dont j'ai été la curatrice, il a été montré qu'une telle opération s'avère presque impossible.

Beniveni fait aussi état "de plusieurs tableaux et toiles peints de belle quoique licencieuse manière ; de pièces en bronze et de sculptures d'une beauté non négligeable" ; Jacopo Nardi parle d'une "fascinante multitude d'images et de peintures dépravées", d'"œuvres du Boccace et du Morgante, de textes fort probablement d'astrologie ou d'arts divinatoires, et d'un nombre impressionnant de livres de magie et de superstition". Piero Parenti, évoque des "feuilles avec des images peccamineuses... peintures sur bois, sculptures, poèmes d'amour, ouvrages de différents poètes" ; et Bartolomeo Cerretani enfin, parle de "peintures féminines et d'autres choses coupables, de têtes de jeunes, de dames de haut rang... et d'une grande quantité de livres d'amour ou autres iniquités". En 1550, Giorgio Vasari rappelle "les dommages gravissimes subis en particulier par la peinture, et cite l'exemple de Baccio [c'est-à-dire Fra Bartolomeo] qui sacrifie l'ensemble des nus qu'il a dessinés, comme le fait aussi Lorenzo di Credi".



FONDATION  
ETRILLARD

Botticelli embrasse la doctrine de Savonarole seulement après la mort de celui-ci: il n'aurait donc pas brûlé volontairement ses œuvres, mais il n'est pas à exclure que des tableaux d'un même style que cette Vénus aient été détruits par d'autres.

Benivieni, Cerretani et Caroli répartissent symboliquement les objets en sept catégories, par analogie avec les sept péchés capitaux. Le Pseudo-Burlamacchi rappelle que sur les marches des échafaudages, en remontant de la base, on a posé des tapisseries enrichies d'images impudiques ; des portraits sculptés de femmes ; des tables de jeu, des dés, des machines xylographiques pour imprimer des cartes ; des instruments de musique et des partitions ; des produits de beauté, des miroirs ; des livres licencieux en latin et en langue vulgaire ; des perruques, des masques et des déguisements utilisés pendant le Carnaval. Nous pouvons supposer que le Pseudo-Burlamacchi a voulu insister sur le caractère pernicieusement allégorique de toute cette précieuse marchandise, alors que d'autres chroniqueurs n'en font pas un recensement si précis. Les péchés sont répartis sur tous les étages, même si on ne retrouve pas la glotonnerie, et que la luxure, l'orgueil et la paresse se taillent la part belle.

La base est ornée de simulacres de Satan tandis qu'une image terrifiante préfigurant le Carnaval surmonte la structure. L'effigie d'un marchand vénitien est placée à côté de celle du diable puisqu'il est accusé d'avoir offert à la Seigneurie, pour le rachat de l'ensemble des objets, la somme exorbitante de 20.000 ducats : en réponse à sa proposition, on réalise ipso facto son portrait, qui couronne l'échafaudage et brûle en même temps que les vanités. L'immense valeur pécuniaire des objets récoltés est mise en évidence non seulement par la proposition de ce marchand mais aussi par des initiatives de citoyens florentins. Craignant des vols pendant la nuit, ils placent la pyramide sous la surveillance de gardes armés.

Il nous reste un petit nombre de représentations des bûchers des vanités de l'époque où a vécu Savonarole mais, malheureusement, toutes sont plus tardives. Ce sont essentiellement des gravures du XIX<sup>ème</sup> siècle et une œuvre plus que spectaculaire. Il s'agit d'un immense tableau de 1881 du peintre allemand Ludwig von Langenmantel, qui nous montre un Savonarole fustigeant le luxe sous des semblants idéalisés. Soutenant dans ses mains un crâne et un chapelet, le frère dominicain se tient debout sur une table à l'intérieur d'une église. Dans l'assistance, on reconnaît quelques célèbres personnages de l'époque – dont Machiavelli, Pico della Mirandola, Fra Bartolomeo, Botticelli, Andrea della Robbia, Filippino Lippi – lesquels, avec un groupe de dames appartenant à la noblesse, écoutent les mises en garde du prédicateur. Un autre groupe de femmes s'applique à obéir à ses injonctions, en posant à ses pieds toute sorte d'objets de valeur (amphores, tissus, bassines, perles, instruments de musique, et un volume de Boccace). Nous allons voir maintenant comment une "docu-fiction" allemande de 2006 imagine ces bûchers.

Le recours aux bûchers par Savonarole ne constitue en rien une nouveauté ; brûler des livres, des tableaux ou d'autres objets est une pratique qui remonte à l'Antiquité, et qui traverse les siècles jusqu'à nos jours ; une pratique qu'on ne saurait imputer uniquement à l'Église : le pouvoir destructeur du feu a toujours été utilisé contre ceux qui s'opposent à l'ordre établi, et en particulier contre les livres qui en perpétuent la pensée. Cette tradition est maintenue en vie par les prédicateurs du XV<sup>ème</sup> siècle, les franciscains surtout – peu importe qu'ils soient béatifiés ou canonisés – comme Bernardino da Siena, Giovanni da Capistrano et Bernardino da Feltre. Tout comme on brûle les livres, on brûle tableaux, vêtements somptueux, instruments de jeu, bijoux. Et cette pratique est répandue non



FONDATION  
ETRILLARD

seulement en Italie, mais aussi en Allemagne et en France. Celui qui a eu, le premier, l'idée de transformer ces véritables rituels expiatoires en spectacle c'est Bernardino da Siena, qui, lors du Carême de 1424, devant des milliers de spectateurs, fait dresser sur la place Santa Croce de Florence un bûcher dans lequel on jette des objets considérés comme des instruments du Diable. Bernardino poursuit cette pratique à Perugia où, au cours du mois de septembre de 1425, en présence de trois mille fidèles, il condamne avec violence le maquillage des femmes et les jeux de hasard des hommes. Le mois suivant, on récolte "le dette cose diaboliche" / des objets de nature diabolique, qui, après le sermon du dimanche, sont posés sur une structure en bois qu'on incendie au centre de la place principale, entre la fontaine et le palais de l'évêché. Celle-ci est – à mes yeux – la plus ancienne représentation d'un bûcher, de forme carrée selon la description de Landucci, mais dépourvu du pilier central dont tous les chroniqueurs florentins parlent. La présence du Diable, chassé par les flammes purificatrices, est incontournable. Des bûchers similaires sont souvent dressés dans les coins les plus représentatifs des différentes villes : on en recense à Bologne, Rome, Modène et dans d'autres lieux où Bernardino prêche. Un de ses adeptes, Giovanni da Capistrano, organise, entre 1451 et 1456, en Europe centrale, d'innombrables bûchers, notamment à Vienne, Erfurt, Nuremberg et Augsbourg. C'est dans cette ville, en 1454, qu'on détruit par le feu – à la suite de ses instigations – environ mille cinq cent tables de jeu et soixante-dix de ces petits traîneaux qu'on nomme luges. Savonarole pourrait aussi s'être inspiré d'un bûcher des vanités qui avait eu lieu à Ferrare le lundi de Pâques de l'année 1474, après une homélie de Carême du célèbre prédicateur milanais, Fra Michele da Carcano. À ce moment-là, Fra Girolamo réside encore dans la maison de famille et rien ne permet d'exclure qu'il ait assisté à cet événement. On n'exclut pas non plus l'influence d'un bûcher florentin, prôné par les discours de Bernardino da Feltre. Toutes les descriptions insistent sur l'incalculable valeur économique des objets brûlés et sur la perte d'œuvres d'art d'une qualité exquise. N'oublions pas que le profit provient surtout d'objets de luxe, à savoir : produits de beauté, habits et costumes, miroirs, échiquiers et tapisseries, tous fort coûteux.

On sait que Giovanni da Capistrano a fait brûler à Vienne du mobilier pour une valeur de 20.000 ducats, l'équivalent de la somme offerte à la ville de Florence par le marchand vénitien dont nous avons parlé tout à l'heure. Quant à Bernardino da Siena, que l'on accuse de gaspillage pour avoir fait disparaître de la marchandise de valeur, il rétorque que non pas la destruction des objets de luxe mais leur culte est synonyme de possession satanique.

Ces témoignages nous permettent d'affirmer que l'activité de Fra Girolamo ne doit pas être uniquement considérée comme une initiative personnelle et qu'elle doit être insérée dans le contexte d'une tradition qui s'est développée au cours des siècles précédents. Si les ravages perpétrés par ses prédécesseurs ont souvent été oubliés, ceux commis par Savonarole ont par contre lourdement influencé les jugements sur sa personne. Il n'empêche que rien n'efface le regret pour tant d'œuvres d'art qui ont été probablement perdues.

L'obstination idéologique avec laquelle Savonarole tente de moraliser la vie de ses concitoyens, dont les bûchers sont la manifestation la plus éclatante, atteint une valeur symbolique qui engendre l'affrontement des factions rivales. En effet, la désapprobation s'endurcit de plus en plus et le bûcher du mois de février de 1498 révèle l'existence d'une opposition acharnée : ses adversaires dérangent la cérémonie en lançant des cadavres de chats. Si une partie de la population accepte passivement la destruction des œuvres d'art, l'autre y assiste par contre attristée et pleine "de regrets". Le débat autour de la destruction des œuvres d'art n'est qu'un des motifs de dispute, d'autres événements d'envergure



FONDATION  
ETRILLARD

se préparent : quelques mois plus tard, le couvent de San Marco – comme je l'ai rappelé au début de cette conférence – est pris d'assaut par les adversaires de Savonarole. Girolamo est emprisonné : le 23 mai, sur la même place où, au mois de février, a été dressé le "trionfo" pour brûler les vanités, on élève maintenant le fameux "stilo", la potence à laquelle vont être pendus Savonarole et ses deux confrères, avant que leurs corps ne soient brûlés.

Comme tout ce qui touche de près ou de loin aux pratiques et à la doctrine de Savonarole, cette spectaculaire cérémonie suscite des réactions contrastées. Et, surtout une polémique qui va perdurer, en ce qui concerne le réel ou présumé massacre d'œuvres d'art, polémique engendrée par les thèses du frère. Le débat autour des bûchers a certainement alimenté le mythe savonarolien : à la fin du XVème siècle, les flammes mettent le feu non seulement aux peintures, sculptures, livres et objets précieux, mais aussi aux esprits. On accuse toujours Savonarole d'avoir détruit un grand nombre d'œuvres d'art et de livres. À tel point qu'il aurait ainsi empêché ou, pour le moins, compromis la transmission de biens tant artistiques que littéraires. N'oublions pas qu'à cette époque ces pertes sont irréparables étant donné l'impossibilité d'en conserver une trace tangible. Cinq siècles plus tard, les cendres de Savonarole ne sont toujours pas éteintes. »

### **Philippe Raynaud**

*Professeur en Philosophie politique à l'Université Paris II Panthéon-Assas, il enseigne également les Sciences Sociales à L'Ecole des Hautes Etudes, au centre de recherches politiques Raymond-Aron, ainsi qu'à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris. Normalien, agrégé, il est docteur et membre de l'Institut universitaire de France et du comité de rédaction de la revue « Commentaires ».*

« Je suis loin d'être un spécialiste de Savonarole et même de la période qui est la sienne. On m'a peut-être demandé de parler car je suis supposé m'intéresser à tout ce qui concerne la philosophie politique, l'Histoire des révolutions modernes et ce qu'on pourrait appeler la sociologie des radicalités politiques. Je voudrais me limiter à quelques réflexions sur l'expérience politique de Savonarole à partir d'un point de vue de philosophe politique et d'observateur des conflits de l'Histoire politique principalement européenne.

Pour cela, je partirai de deux jugements opposés qui ont été portés sur Savonarole par deux grands historiens : Michelet et Burckhardt, qui sont en quelque sorte les inventeurs de la notion de Renaissance. Lucien Febvre prétend que le terme de Renaissance est englobant alors on parle de la Renaissance des arts, des lettres et autres.

Mais le thème de la Renaissance en général, a été introduit par Michelet dont l'ouvrage sur cette question précède de cinq ans le grand livre de Burckhardt sur la civilisation de la Renaissance. Et ce qui est très intéressant c'est que ces deux grands historiens ont des jugements strictement opposés.

Pour Michelet (c'est dans l'Histoire de France qu'il en parle), l'échec de Savonarole est le fruit d'inconséquences politiques de Charles VIII qui avait eu besoin de l'alliance des cités de Florence et de la cité rivale ou soumise de Pise. Charles VIII a eu le tort et l'aveuglement d'abandonner le parti français à Florence alors que s'il avait continué à le soutenir, ce soutien lui aurait permis une victoire durable en



FONDATION  
ETRILLARD

Italie et sur la papauté. En bref, comme souvent pour Michelet, le roi de France n'a pas été à la hauteur de la destinée de la France.

Il relève trois partis dans Florence : celui de Savonarole, de la réforme et de la liberté, parti austère populaire et mystique, auquel s'oppose celui des Médicis, c'est-à-dire des libertins, des sceptiques, des aristocrates et des gens de plaisir, avec un troisième parti entre les deux qui est le parti ténébreux et équivoque qui illustre les divisions entre les deux. Savonarole devient pour Michelet à la fois un saint et un démocrate. C'est aussi pour reprendre la célèbre formule de Machiavel un « Prophète désarmé », qui à tort selon Michelet n'a pas su s'écarter d'une politique d'indulgence, que la défaillance française a finalement condamné à l'impuissance. Michelet nous dit que Savonarole avait le génie des prophètes, qui est ce qu'il y a de meilleur dans le christianisme, il a dit-il lancé des études hébraïques, précurseur de Luther, il annonce le monde nouveau et contribue par sa brûlante parole à ranimer le siècle, mais d'un autre côté nous dit Michelet, il illustre aussi les limites du christianisme qui est, c'est le grand thème de Michelet, la religion de la grâce et non de la justice. Savonarole, nous dit-il, voyait très justement que le peuple avec tous ses vices était l'intelligence au plus haut degré.

Michelet lui reproche alors, de manière assez curieuse de ne pas avoir perçu l'incompatibilité entre la démocratie et le dogme du péché originel. Alors entre nous je me demande bien ce que Savonarole aurait pu faire ou ce qu'il a fait s'il n'a pas cru au dogme du péché originel... Donc à l'inverse de cette curieuse interrogation je ne crois pas que Savonarole se soit soucié de cette réconciliation.

Au contraire, Savonarole est tout entier du côté de l'archaïsme, c'est un anti-libéral, un moraliste fanatique qui ôte pour cela le goût des Florentins pour la liberté, qui a bien entendu une certaine culture mais qui a une vision exclusivement instrumentale de l'héritage classique, au service de la religion, qui est donc étranger au véritable esprit de la Renaissance. Donc on a d'un côté Savonarole précurseur de la démocratie égalitaire et de l'autre défenseur fanatique d'un monde en train de mourir.

On peut retrouver des éléments centraux de ce débat dans l'Histoire des discussions sur Savonarole.

Il me semble que la scène a été dressée par ces deux grands historiens mais ce qu'il faut remarquer c'est que dans cette affaire curieusement, c'est l'historien qu'on pourrait dire de gauche, l'historien du progrès, Michelet, qui glorifie l'archaïque dominicain, et de l'autre côté c'est le critique conservateur de la civilisation moderne, Burckhardt qui est un des maîtres de Nietzsche, qui insiste sur l'incompréhension dont Savonarole ferait preuve à l'égard du monde qui naît avec la Renaissance. Si bien que la figure de Savonarole nous ramène, me semble-t-il, à deux grandes questions classiques qui sont celles du rôle du christianisme dans la genèse du monde moderne d'un côté, celle de la signification des poussées égalitaires qui ont traversé le monde chrétien de la fin du Moyen-âge à la révolution française.

La thèse que je voudrais défendre, brièvement je vous rassure, c'est que, premièrement Savonarole est totalement immergé dans l'héritage chrétien, catholique, et dans une certaine mesure thomiste - thèse qui n'est nullement originale - et deuxièmement que tout en étant essentiellement différent de ce que peuvent représenter des gens comme Thomas d'Aquin, le Docteur angélique, illustre néanmoins les potentialités spécifiques de ce qu'on peut appeler des



FONDATION  
ETRILLARD

révolutions religieuses, potentialités que l'on ne peut pas réduire à de simples préparations de l'avènement de la démocratie.

Alors première partie : Les soubassements théologiques, philologiques de la politique de Savonarole.

La formation de Savonarole est celle d'un Dominicain, du plus pur thomisme, qui s'est toujours voulu scrupuleusement fidèle à l'orthodoxie catholique, qui d'ailleurs me semble-t-il n'a pas cherché le conflit avec la papauté, même s'il l'a malgré lui et inexorablement trouvé. Beaucoup d'adversaires de Savonarole étaient des Franciscains qui en général ont la réputation d'être plus radicaux que les Dominicains. Autrement dit, Savonarole est fondamentalement étranger aux courants qui sont en général considérés comme les plus modernisateurs dans le catholicisme à partir de la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle, notamment de ceux dont certains auteurs comme Michel Villey ont montré l'importance dans la formation de la pensée juridique moderne.

En général on considère que c'est plutôt les nominalistes souvent franciscains qui vont dans ce sens, nominalistes qui ont par ailleurs une théologie dans laquelle la volonté divine est plus importante que la nature. La théologie de Savonarole est centrée sur la bonté et sur ce que l'on pourrait appeler la sagesse cosmique de Dieu plus que sur la toute puissance créatrice. Sa philosophie dans le langage de l'école est réaliste et non pas nominaliste et ce qu'on pourrait appeler son ontologie politique est profondément hiérarchique et pas du tout égalitaire. Et par ailleurs il ne développe aucune idée me semble-t-il de droit subjectif, sur lequel on pourrait fonder l'ordre politique, et encore moins de droit subjectif que l'on pourrait opposer au pouvoir. Donc c'est une sorte de thomisme extrême mais particulier parce que ce que Savonarole retient du savant c'est ce qu'il y a de plus platonicien chez Saint-Thomas et il reste assez étranger à ce que l'on pourrait appeler la dynamique de l'aristotélisme politique qui est liée à des familles politiques très diverses, impériales, au roi de France ou même parfois au pape, mais qui toutes soutiennent ce qu'on pouvait appeler la consistance de la nature par rapport à la grâce et aussi la consistance du droit par rapport à la loi divine.

Chez Saint Thomas d'Aquin, cette consistance de la nature et du droit est réduite au minimum et Savonarole, ce thomiste orthodoxe, pour reprendre une distinction un peu conventionnelle, est également un augustinien radical car il ne pense et raisonne qu'à la lumière et dans l'exigence du gouvernement de la loi divine.

Comment Savonarole a-t-il pu fonder une politique républicaine et même dit-on parfois démocratique sur cette théologie qui est totalement hiérarchique et théocratique ?

D'après ce que j'ai lu de Savonarole, j'ai l'impression que c'est un homme dont les idées ont été remarquablement stables depuis les premiers écrits jusqu'aux traités dernière période. C'est le côté péguyste de ce prophète, il raconte toujours la même chose parce que c'est toujours la même chose. Je vais essayer brièvement de dégager les principes principaux sous une forme aussi simple et déductive que possible.

Le premier principe auquel j'ai fait allusion tout à l'heure c'est le rejet violent de ce qui dit-on était au fondement de la politique des Médicis, c'est-à-dire cette idée que les cités et l'Etat ne se gouvernent pas avec des Notre-Père et avec des prières. L'autonomisation de la politique pour Savonarole c'est le principe des tyrannies, et pas seulement celui du péché. Et comme le montre au



contraire l'Histoire des anciens Hébreux, je cite « L'Etat du Peuple de Dieu a toujours été gouverné avec des prières et avec le Bien. » Le pire des maux c'est donc la tyrannie mais le tyran c'est celui qui s'affranchit des lois de Dieu et le règne des lois n'est pas là tant pour préserver la liberté que pour préserver la possibilité du règne de la loi divine dont la fonction est de guider les hommes vers le salut.

Par suite, si la tyrannie est le pire des régimes, c'est parce qu'elle est la corruption du meilleur des régimes, et ce qu'il ne faut jamais oublier c'est que chez Savonarole, aussi curieux que cela puisse paraître, le meilleur des régimes, et il le dit à plusieurs reprises, c'est la monarchie. Il a sur ce point une manière de raisonner assez typiquement platonicienne, ça vient peut-être du *Politique* de Platon, on retrouve ce genre de choses chez Dante également. C'est un procédé qui permet de passer du fait que si la monarchie est le meilleur des régimes mais qu'il est impossible alors le second meilleur c'est la République et ça peut même être dans certains cas une république démocratique qui peut être bonne parce que l'autorité du peuple ne vient pas tant du fait que le peuple serait bon, on n'est pas du tout dans le style de Michelet, mais c'est plutôt parce que le peuple est moins facilement corruptible que les élites (ce qui reste à prouver bien entendu).

Troisièmement, le modèle de la Cite est donc celui des hiérarchies célestes. J'ignore si vous avez des souvenirs de catéchisme sur les trônes, les dominations, les chérubins, les séraphins... Il y a une hiérarchie dans laquelle au plus haut niveau il y a ceux qui voient les choses en Dieu et la loi divine, au deuxième niveau il y a les chérubins qui voient la façon dont les choses doivent être réglées jusqu'à leur but. Et un peu plus bas il y a les séraphins qui exécutent les actions qui sont désignées par la deuxième hiérarchie. Le but de la politique est de créer les conditions d'un gouvernement des hommes des cieux qui ressemblerait finalement à cette troisième sphère, à la sphère des Séraphins, dans lequel il y aurait des magistrats vertueux qui permettraient de guider les hommes vers la vertu et en cela vers le bonheur, dans cet ordre-là bien entendu. Alors cet ordre légal et non social tend à être égalitaire, parce qu'il limite les ambitions des puissants, mais réciproquement - ce qui est l'avantage qui faisait peut-être qu'une partie des riches Florentins n'ont pas toujours détesté Savonarole - invite chacun, et à commencer par les humbles, à se satisfaire de sa condition.

Nous devons d'ailleurs nous ôter de la tête l'idée que le christianisme serait initialement, nécessairement, toujours égalitaire : ce n'est pas vrai. Par exemple, dans le *Paradis* de Dante, tous les élus sont parfaitement heureux mais ils ne sont pas également heureux. Simplement comme ils sont élus, ils sont bons, ils ne sont pas envieux, sinon ils seraient en enfer. Mais c'est un monde dans lequel chacun est à sa place et parfaitement heureux à sa place.

Le modèle de Savonarole est la Constitution de Venise, avec le Doge en moins, c'est donc une République aristocratique.

Quatrième point, on a donc bien un règne de la loi mais pas voué à la protection de ce que nous appellerions aujourd'hui les droits subjectifs. Ce qui est premier c'est la réforme morale, laquelle ne va pas sans la contrainte et peut-être même sans la terreur. Y participent le bûcher des vanités, dont Mme Sebregondi a parlé si savamment, l'instrumentalisation stricte des arts et des lettres, la police des mœurs et notamment l'exécution aussi publique que possible des sodomites, qui sont parmi les grands ennemis de Savonarole. Le droit au sens de Villey par exemple devient un temps second, l'injustice existe mais elle est soumise à la charité, le tout dans un monde qui est assez modéré. Savonarole n'est nullement communiste, il respecte les propriétés. Ce qu'il défend c'est un système hiérarchique dans lequel le principe dominant, la loi divine, est supérieure au principe dominé,





FONDATION  
ETRILLARD

le droit. Et tout cela fait une préemption de légitimité des magistrats : « *omnis potestas a Deo* » comme dirait Saint-Paul, mais également une place pour la critique de leur action qui conduit à cette position singulière de Savonarole, qui adopte et maintient la position prophétique. Alors à l'exception de ce dernier point, de l'aspect prophétique, je crois qu'on peut dire que tout est traditionnel chez Savonarole avec en outre une méconnaissance ou plutôt une hostilité farouche et un mépris inquiet envers tout ce qui dans ces débuts de la Renaissance va dans le sens de ce que glorifiait Burckhardt, c'est-à-dire l'affirmation du principe de l'individualité. Burckhardt n'avait tout de même pas tout à fait tort, même si son jugement est très concis, c'est un historien qui regarde de près et il sait toujours ce qu'il dit, c'est l'impression qu'il me donne.

Je terminerai sur ce point, par quelques remarques sur les deux grandes ennemies de Savonarole qui sont la sodomie et l'usure. Pour nos contemporains c'est un rapprochement qui est clairement incongru. Je crois qu'on peut très bien imaginer des radicaux d'aujourd'hui qui tout en étant profondément révoltés par l'homophobie de Savonarole pouvaient trouver quelque mérite à son hostilité à la finance, à la ploutocratie. Mais ce n'est pas du tout comme ça que raisonne Savonarole puisque dans le cadre intellectuel dans lequel il se situe, le rapprochement entre ces deux choses est au contraire évident, pour des raisons qu'on peut comprendre si on lit par exemple la *Divine Comédie* dans lequel les sodomites et les usuriers se trouvent dans des cercles voisins. Dante fait alors un rapprochement significatif au vers 50 de l'*Enfer* entre Sodome et Cahors, Sodome c'est la ville des sodomites et Cahors c'est paraît-il la ville des usuriers. La sodomie tend à la dissociation entre la sexualité et la reproduction. La sodomie est une infraction contre la nature, l'usure est un substitut coupable de l'art, l'art est complémentaire de la nature, l'art doit accomplir ce que la nature n'a pas pu totalement accomplir, mais de la même manière qu'il est mauvais de prétendre obtenir le plaisir en se détournant des fins naturelles, il est mauvais de prétendre produire des richesses autrement que par l'art, c'est-à-dire par la production, par l'usure, la spéculation etc. Il y a de lointains échos d'un texte célèbre de l'*Ethique à Nicomaque* d'Aristote dans cette affaire.

Donc il y a une cohérence globale du projet de Savonarole, ce qui ne veut pas dire qu'il y a une homogénéité de ses soutiens, ce qui me conduit à mon second problème qui est celui de la nature politique de la révolution religieuse initiée par ce prophète.

Deuxième partie : réflexions sur la question des révolutions religieuses, sur la nature politique de la révolution religieuse de Savonarole.

Je partirai d'une question qui m'a longtemps occupé dans la préparation de ce propos : j'ai de la peine à comprendre qu'on ait de la sympathie pour Savonarole, enfin je finis par le comprendre mais ce n'est pas mon sentiment spontané. Et surtout j'avais une certaine difficulté quand j'étais plus jeune à me représenter pourquoi des artistes et des philosophes, dont l'humanisme et plus simplement l'activité créatrice étaient la raison de vivre, qui étaient violemment mis en cause par le régime religieux de Savonarole, avaient pu lui trouver des mérites, on l'a rappelé tout à l'heure à propos du bûcher des vanités.

Il y a là une question qui tient à ce qu'on pourrait appeler le dynamisme psychologique des consciences chrétiennes, à qui peut arriver de penser que certaines de leurs créations mettent en danger leur salut. Après tout, il suffit de penser au XVII<sup>ème</sup> siècle, aux conversions de Racine et de La



FONDATION  
TRILLARD

Fontaine à la fin de leurs vies, mais je crois qu'il y a aussi des raisons philosophiques plus profondes sur laquelle la meilleure analyse que j'ai eue, mais peut-être il y en a d'autres, est celle que donne Pocock dans son grand livre *Le Moment Machiavélien*, qui nous explique comment des gens comme Pic de la Mirandole ont fini par trouver de l'intérêt dans ce que proposait Savonarole. Je relève cette belle formule : « La grâce et la politique prenaient le relais de la magie et de la philosophie en tant que restauration de la nature. ».

La révolution religieuse de Savonarole pouvait rencontrer des préoccupations autres. Il s'agissait de créer une sensibilité politique ouverte vers la communauté.

On pourrait gloser assez longtemps à partir de là sur l'Histoire des révolutions religieuses, et notamment sur la conjonction fréquente quoique peu relevée entre les problématiques apocalyptiques et les problématiques modernes dans la fondation de la cité. Le problème le plus intéressant de ce point de vue-là c'est la première révolution religieuse qui est la Révolution des Saints et qui au bout de quelques dizaines d'années se transforme irrémédiablement.

Pour conclure je dirais que si on veut comprendre Savonarole finalement c'est aux révolutions religieuses qu'il faut penser. Au monde protestant dans lequel l'idéologie calviniste a pu résoudre des problèmes que la tentative savonarolienne n'arrivait pas à résoudre elle-même. On pourrait également gloser jusqu'à l'Histoire des révolutions religieuses et peut-être, à condition d'avoir beaucoup de générosité intellectuelle, comprendre pourquoi d'assez bons esprits comme Michel Foucault ont pu avoir des illusions sur la Révolution Iranienne. Parce qu'il a réagi je crois un peu comme Pic de la Mirandole avec Savonarole. Il avait tort et ça n'était pas le premier venu : son erreur peut elle aussi, comme celle de Pic de la Mirandole être intéressante. En même temps on comprend bien du coup l'admiration de Michelet, on peut même apprendre à aller plus loin que lui, à saisir les transformations même du monde présent dans lequel aujourd'hui encore la potentialité de la religion, à la fois créatrice et destructrice, n'est pas tout à fait épuisée.

On pourrait alors faire des comparaisons avec le monde islamique, mais tout cela dépasse très largement mes compétences que j'ai d'ailleurs légèrement usurpées depuis tout à l'heure et je préfère donc m'arrêter avant de m'égarer. »

### Questions :

*J'ai compris que Savonarole était déjà un grand prédicateur avant d'arriver à Florence, que faisait-il à ce moment-là ?*

### **Stéphane Toussaint**

« Son vrai talent de prédicateur s'affirme après 1487. Lorsqu'il quitte son père, riche marchand, sans lui dire qu'il va rejoindre l'ordre dominicain – son père ne voulant pas qu'il s'éloigne de sa famille et voulant sans doute qu'il continue à prospérer dans le commerce – il ressent l'appel religieux et déjà, très tôt, se sent voué au martyre. Chose intéressante, il déclare en substance qu'il préfère une vie de sacrifice,



FONDATION  
ETRILLARD

même si ce sacrifice va jusqu'au martyr. Beaucoup plus tard, quand le pape Borgia veut le détourner de sa prédication violente contre Rome, et lui propose de le faire cardinal, la réponse de Savonarole est bien célèbre : « Je ne veux pas du chapeau de cardinal, le seul chapeau que je veuille c'est celui de martyr, le cercle de sang qui ornera ma tête. ». Par une sorte d'auto prophétie Savonarole sait bien, en refusant, que l'issue sera pour lui fatale. Cette prémonition du martyr par Savonarole, me semble un moteur caché de son éloquence. En outre, l'idée de Savonarole dès le départ est que la chrétienté doit être absolument réformée sur des bases nouvelles, qui sont des bases, il faut y revenir, non pas strictement théocratiques (Savonarole n'est pas l'Ayatollah Khomeiny, qui ne croit pas à la théandrie, c'est-à-dire au fait que Dieu soit devenu homme) mais christocentriques. Le dieu de Savonarole, c'est le Christ, c'est-à-dire Dieu qui se fait homme pour éprouver la condition humaine et réformer l'humanité de l'intérieur. C'est une différence appréciable : strictement parlant, la République de Savonarole n'est pas théocentrique mais christocentrique. Et sur ce thème Savonarole livre des prédications qui le rendent célèbre à l'époque, quand il est considéré, peu avant quarante ans, comme l'un des grands prédicateurs de son temps, à l'égal d'un Saint Bernardin, à l'égal d'un Saint-Jean de Capistran. Quand Laurent le Magnifique commence à s'inquiéter du pouvoir que Savonarole exerce sur l'opinion publique florentine, il lui oppose un autre prédicateur, Fra Mariano da Genazzano réputé pour ses discours fleuris et rhétoriques, or Laurent se rend compte qu'il a mal choisi son homme. Fra Mariano est écouté des lettrés, mais sans un succès comparable au verbe de Savonarole, qui savait inspirer à la fois la terreur et la piété. Cette capacité oratoire était non seulement religieuse, mais dramatiquement humaine. Lorsque la «Signoria» de Florence, c'est-à-dire le principal corps politique florentin, le conseil de la commune de Florence si vous voulez, apprend que Pierre de Médicis a traité avec le roi de France, elle décide d'envoyer des ambassadeurs à Pise et d'outrepasser Pierre, désormais discrédité sur le plan politique. Parmi ces ambassadeurs, la commune de Florence choisit Savonarole et l'on dit que Charles VIII préférerait écouter Savonarole tant il était éloquent, plutôt que les autres ambassadeurs avec leurs discours plus diplomatiques. Cette puissance oratoire était d'abord liée au fait que Savonarole était un prophète convaincu d'être prophète (ceux-là exercent une puissance oratoire supérieure aux sophistes) et futur martyr ; mais d'autre part, Savonarole savait toujours toucher la corde sensible de son interlocuteur. On aurait tort de le représenter comme un moine rude et colérique, car c'était un fin psychologue. Il dit en résumé au roi de France : « Tu es le fléau de Dieu que j'ai annoncé, poursuis donc ta route, Dieu veut que tu conquies l'Italie, va jusqu'à Naples, (sous-entendu : laisse Florence tranquille). Sache que Florence t'est favorable, Florence est la ville qui t'attendait. Tu seras l'instrument de la rénovation de la chrétienté. » Et bien-sûr, Charles VIII était heureux d'entendre ces propos. C'est aussi parce que Savonarole était un grand prédicateur qu'il était présent dans les ambassades adressées au roi de France. »

*Comment Savonarole allie son choix de ce qu'il considère comme meilleur régime politique, la monarchie, et son goût et son action qui finalement sont ceux de la République, démocratique vertueuse et intègre ?*

### **Philippe Raynaud**

« Je crois que c'est un dispositif intellectuel qui a été construit très bien dans le dialogue de Platon sur *Le Politique*. Platon se demande quel serait le meilleur régime politique, qui selon lui serait une royauté dans lequel le roi serait un sage, un homme bon, qui pourrait gouverner par les lois et



FONDATION  
ETRILLARD

même en s'écartant des lois car il aurait une intelligence supérieure à celle des lois. Comme en général on ne trouve pas de gens de ce genre-là, du coup il vaut mieux avoir des régimes dans lesquels ceux qui gouvernent c'est la loi. Alors il est important qu'on dise néanmoins qu'idéalement le meilleur régime, c'est la monarchie. Et il faut bien voir que selon le principe scholastique *corruptio optimi pessima*, la pire des choses c'est la corruption du meilleur. Alors si le meilleur régime idéalement c'est la monarchie, le pire des régimes c'est la tyrannie. Et la tyrannie c'est le régime dans lequel le tyran est l'homme qui est gouverné par ses passions et en rupture avec la loi divine et qui prétend gouverner sans les patenôtres etc. Et si le pire des régimes c'est la tyrannie, après tout on comprend très bien comment un système de république avec des magistrats relativement puissants et une discipline sociale organisée etc. est probablement le meilleur des régimes, dans lequel je pense qu'il ne faut pas exagérer l'aspect démocratique de la chose. »

### Stéphane Toussaint

« Il y a un malentendu sur le terme même de démocratie. La démocratie, telle qu'elle est vécue lors du dernier referendum en Angleterre, sur le Brexit, on le sait, c'est : une voix pour un homme. Cette conception n'a aucune signification à Florence au Quattrocento. Je veux bien croire que Burckhardt n'ait pas eu tout à fait tort de parler de l'individualisme de la Renaissance, en la limitant à des cas très précis qui, en général, concerne des princes, des «condottieri» etc. Mais la réalité du Quattrocento et du Cinquecento, ce n'est pas l'individu, c'est la corporation, le quartier, la tradition familiale, le métier exercé etc. Or, quand Savonarole parle de «peuple», ou pour nous de démocratie, il parle aussi de «buon governo», de «bene comune», et pense à un rééquilibrage entre les différents corps, entre les différentes parties de la cité, non à l'individu. Il ne s'agit pas d'une démocratie telle qu'on l'entend actuellement, par exemple d'une démocratie référendaire. Et que fait-il ? En partie, d'ailleurs, Savonarole trouve une situation déjà conclue, qui lui offre la possibilité de parler politique : en 1494, ce sont les Florentins eux-mêmes qui se sont débarrassés des Médicis, pas Savonarole. Le gouvernement florentin va rappeler les exilés. Cela veut dire que depuis que Cosme de Médicis, exilé lui-même, avait repris le pouvoir en 1434, on avait souvent exilé des familles qui pouvaient s'opposer au pouvoir des Médicis. Ces exilés ne vivaient plus à Florence, avaient perdu leurs droits civiques et prospéraient parfois à l'extérieur. Ils représentaient autant d'options politiques opposées aux Médicis. Or, on les fait revenir au moment où Pierre s'en va en exil : situation explosive à Florence ! Florence était une ville qui n'avait plus d'armes depuis la Congiura dei Pazzi parce que Laurent le Magnifique, à partir de 1478, avait fait confisquer les armes et les avaient mises dans des cachettes, pour que les Florentins ne recourent pas à la violence, comme d'habitude. A partir de 1494, quand les exilés reviennent, tout le monde possède des armes à Florence, même les femmes qui ont d'ailleurs lancé des pierres sur les troupes de Charles VIII. C'est une situation absolument explosive et Savonarole doit gérer cette violence. Il sait bien que pour rééquilibrer une situation aussi difficile, il va falloir accorder à chacun sa place. Mais ce chacun, ce n'est pas l'individu, ce sont les partis, ce sont les corporations, ce sont ces 3500 jeunes hommes ou hommes auxquels on va permettre de participer au Grand Conseil, dans le «Salone dei Cinquecento», au «Palazzo Vecchio». Et Savonarole insiste beaucoup sur le fait que cette «maison» doive être construite au plus vite. Il charge les architectes de réaliser cette salle du Grand Conseil, car pense-t-il, sans cette maison qu'il appelle la «maison du peuple», la vie politique florentine sera paralysée. »



FONDATION  
ETRILLARD

*J'ai été très intéressée à la fin de votre propos par ce parallèle entre la Révolution de Savonarole et des révolutions religieuses actuelles comme celle de Khomeiny, est-ce que vous pourriez nous en dire un petit peu plus ?*

**Philippe Raynaud**

« Pas vraiment d'abord parce que le temps passe, et que c'est un sujet très compliqué. Ce que j'ai voulu dire ce sont deux choses. C'est d'abord que nous devons faire un effort je crois pour nous libérer d'une perspective de ce que les Anglais appellent la *History of Ideas*, par laquelle le monde libéral est fait pour aboutir à la démocratie libérale. Ce n'est malheureusement ou heureusement pas vrai, et il faut probablement essayer de comprendre qu'il peut se passer autre chose que ce que nous souhaitons, et de ce point de vue-là, je trouve que notre propre histoire occidentale nous fait quand-même apparaître des situations dans lesquelles on a des troubles révolutionnaires dans lesquels les forces ce n'est pas la liberté moderne contre le monde ancien, c'est autre chose. Et je trouve par ailleurs qu'il y a des similitudes dans les passions qui sont à l'œuvre par exemple dans le fait qu'une partie des classes populaires puissent trouver qu'il est intéressant de rejeter la religion, ne considèrent pas que c'est la religion qui doit être à l'origine de la politique, je pense qu'il y a quand même des situations qui peuvent être comparables. C'est pour cela que je vous parlais tout à l'heure des révolutions anglaises dans lesquelles le puritanisme est quelque chose qui mériterait d'être considéré. Mais par ailleurs, les fondements juridiques, théologiques etc. sont tellement différents que l'on risque facilement de s'égarer. Moi je suis tout à fait d'accord avec vous sur le fait que ce n'est pas l'Ayatollah Khomeiny, mais je pense simplement qu'on peut aussi essayer de laisser son imagination voguer à la fin d'une conférence. »

**Philippe Trainar**

*J'ai une question pour tous les trois. Madame, vous avez présenté le bûcher des vanités, et là, quand-même, on voit une constance : les régimes qui font brûler les livres et les œuvres d'art ne sont certainement pas des régimes libéraux, même au sens « soft » du terme (je ne veux pas parler bien-sûr du libéralisme au sens que nous pouvons l'entendre aujourd'hui), mais ont en général un caractère très totalitaire. Et ça, quelque part, on ne peut pas le dissocier de la personne de Savonarole, cette idée qu'il faut brûler certaines idées.*

**Ludovica Sebregondi** (traduction : Stéphane Toussaint)

« Depuis des temps très anciens, jusqu'à Savonarole et après, la destruction des œuvres d'art et des livres, les bûchers étaient un moyen de contrer la liberté d'expression, la liberté de pensée. Il n'y a donc rien de nouveau chez Savonarole de ce point de vue-là.

L'apport de Savonarole et de la plupart des prédicateurs de son temps est la mise en spectacle du bûcher. C'est une pratique qui existe, mais à partir de cette spectacularisation du bûcher, on peut trouver une continuité qui bien-sûr va jusqu'à Hitler. Evidemment cela rend Savonarole antipathique car ça l'associe à une forme de réaction contre la liberté de penser et contre la liberté de l'homme. »



FONDATION  
ETRILLARD

## Stéphane Toussaint

« Peut-on parler d'un régime savonarolien ? Savonarole se trouve à un moment donné dans une situation où il est le seul, de fait, à pouvoir contenir les violences à Florence. Et même ses adversaires semblent le reconnaître. A l'intérieur du camp dominicain, des prédicateurs ennemis l'apostrophaient en l'accusant d'occuper le pouvoir. Et Savonarole leur répondait en résumé : « Je ne suis pas au pouvoir, je n'ai pas voulu du pouvoir, souvenez-vous bien Florentins, que je ne veux pas gouverner. Je suis là pour dire la parole de Dieu, je suis un prophète ». Donc, il persiste une ambivalence chez Savonarole, mais aussi chez ses adversaires, qui doivent parfois reconnaître qu'il est le seul à pouvoir dominer une situation autrement ingérable. Quant aux bûchers, aux « Compagnacci » et aux « enfants de Savonarole », ils sont une tradition florentine. Le fait que Savonarole embrigade la jeunesse n'est pas exclusivement savonarolien. Il existe un beau livre d'une collègue italienne, Ottavia Niccoli, qui s'appelle *Il seme della violenza* (Le germe de la violence), et les articles d'une autre collègue, Ilaria Taddei, qui analysent la situation florentine des jeunes et des femmes. Niccoli et Taddei montrent comment l'organisation du mouvement juvénile précède Savonarole et comme, dans certains cas, Savonarole essayait de canaliser une violence déjà active, puisque de l'autre côté, il existait l'opposé de ces jeunes savonaroliennes imposant à tous la pureté, il y avait des « Compagnacci », qui exerçaient une violence égale, voire supérieure à la leur. Voilà, je pense qu'il faut toujours recontextualiser. Cela nous permet de mieux comprendre Savonarole, peut-être pas de le rendre sympathique, mais la sympathie n'est pas un critère historique. »